

ce douloureux et inutile séjour, les missionnaires n'eurent la consolation de baptiser que deux cathécumènes, dont l'un paraît avoir confirmé sa foi de son sang.

Après quatorze ans d'attente aux Riu-Kiu, puis à Hong-Kong, une brèche s'ouvre enfin dans l'impénétrable muraille de l'Empire du Soleil Levant. L'Angleterre et les Etats-Unis signent un traité de commerce avec le Japon. La France et l'Angleterre menacent la Chine et le contre-coup se fait sentir jusque chez les voisins des Célestes. En 1853, les Hollandais ont, les premiers (on doit leur rendre cette justice), le courageux honneur de réparer les apostasies commises depuis deux cents ans, par leurs compatriotes. Ils signent un traité dont l'article VI porte l'abolition de la coutume impie du Yé-fumi. Enfin, en 1858, un traité est conclu entre l'empereur des Français et l'empereur du Japon : et d'après ses clauses, beaucoup trop timides, il est permis aux étrangers d'exercer leur culte, et on leur promet de ne plus offenser leurs regards par des actes injurieux à la foi chrétienne.

C'était peu : toutefois c'était quelque chose. Les missionnaires pouvaient entrer avec nos consuls ; et M. Girard, supérieur de la Mission, eut hâte de se rendre à son poste avec le secret pressentiment qu'il rencontrerait, au fond de ces îles, quelques restes épars des chrétientés antiques. Un jour, à bord du navire français le *Chayla*, tandis qu'on disposait l'autel pour la messe du dimanche, un officier japonais qui se trouvait là dit à M. Girard, en désignant le crucifix : " Nous savons bien ce que c'est que cela ! C'est le signe de la religion des *Christians*... Ils y sont tellement attachés, que, quand on les clouerait à un poteau, quand on les menacerait de leur trancher la tête, on ne leur ferait jamais abandonner cette religion."

Une autre fois, le ministre des Etats-Unis au Japon, lui avait raconté comment un archimandrite russe, chapelain de l'amiral Poutiatine, en se promenant dans la campagne de Shimada avec sa croix pastorale en évidence, avait été accosté par un paysan. Le paysan lui avait montré une croix qu'il portait, lui aussi, sur la poitrine, mais cachée sous ses habits : " Nous nous souvenons toujours, avait-il ajouté, de Jésus et de Marie ; et nous gardons la croix comme le symbole d'une croyance plus précieuse que la vie (1)."

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les premiers travaux des missionnaires établis dans les trois ports ouverts aux Européens ; ni l'interdiction faite par les autorités japonaises, à tous les sujets de l'Empire, de fréquenter l'église de Yokohama, construite pour les catholiques d'Europe, ni la déplorable mollesse de nos représentants à soutenir les droits de l'Evangile dans l'Extrême-Orient. M. Girard vint en France, en 1862 ; il sollicita directement, mais assez inutilement, l'appui de Napoléon III ; puis il alla demander la bénédiction de Pie IX qui, cette année-là, discernait les honneurs de la canonisation aux crucifiés de la *Sainte Montagne*. De retour au Japon, M. Girard, aidé de MM. Petitjean et Lucaigne, tous deux futurs évêques, bâtit à Nagasaki, en face

(1) Lettre de M. Girard : Yedo, 11 octobre 1859.